

DE VISU

Charles Gagnon ou les paradoxes du peintre

Page E 4

1907-2007

Frida Kahlo, le visage même du Mexique

Page E 6



CAHIER

E

LIVRES ET CULTURE

19^{ES} FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL



«Je suis sûr qu'avec nos connaissances d'arrangeurs, on va faire quelque chose de pas mal bien»

Malajube et Karkwa,

3 par 3 rassemblés

JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Francis Mineau, Julien Mineau, Mathieu Cournoyer, Thomas Augustin et Renaud Bastien.

Le Devoir amorce sa couverture de la 19^e édition des FrancoFolies de Montréal en rencontrant deux jeunes formations rock en pleine ascension, Karkwa et Malajube, qui offriront chacune trois concerts différents au Club Soda. Après plusieurs mois, voire plusieurs années, de tournées, les deux groupes voient cette résidence comme une belle occasion de briser la routine et de réaliser quelques fantasmes — musicaux, s'entend.

PHILIPPE PAPINEAU

Après avoir sillonné l'Europe et les États-Unis au cours des derniers mois, le groupe rock Malajube emportera ses pénates au Club Soda et s'y installera en résidence pour trois soirs lors des FrancoFolies de Montréal. Du 27 au 29 juillet, la formation qui nous a prouvé que la barrière des langues n'était pas infranchissable livrera à ses fans des spectacles différents, soit un électrique, un acoustique et une ultime performance, intitulée ?????, lors de laquelle elle ira piger dans les morceaux de sa genèse.

Depuis plus de deux ans et demi, le groupe, originaire de Sorel-Tracy, a présenté une quantité astronomique de spectacles pour défendre *Le Compie complet* et son plus récent *Trompe-l'œil*, qui lui a ouvert les portes du monde. Cette résidence, offerte par le festival, tombe juste à point pour motiver le quintet, permettant à celui-ci de briser la routine inhérente à cette vie de tournée.

Des trois prestations, c'est la soirée acoustique qui branche le plus Julien Mineau, Francis Mineau, Renaud Bastien, Mathieu Cournoyer et Thomas Augustin. Même au bout du fil, on sent l'enthousiasme étonnant de Julien, le chanteur, lui habituellement plutôt taciturne. «Je suis sûr qu'avec nos connaissances d'arrangeurs, on va faire quelque chose de pas mal bien. On va utiliser plein d'instruments: un vibraphone, un piano à queue, une basse et une guitare acoustiques, des slide guitars...»

Ceux qui ont cru que le mystérieux troisième concert en serait un rempli d'invités devront faire leur deuil de cette idée, la formation sacrée «Révélation de l'année 2007» à l'ADISQ ayant préféré prendre une autre voie. «On ne veut pas faire une pièce de théâtre avec des tours de magie», prévient Julien, un brin cynique. Chaque fois qu'on a essayé d'avoir des invités, ça a été bizarre. C'est difficile d'avoir une bonne «vibe» avec quelqu'un si t'as pas pu le rencontrer avant... Et en général, tout le monde se croise une heure avant. Alors, on a laissé tomber les froufrous d'invités et les idées d'orchestre symphonique.»

Pas de grande visite pour Malajube, donc, mais plutôt un répertoire élargi. Et si le groupe a déjà quelques pièces toutes neuves en poche, c'est plutôt vers le passé qu'il se tournera. «Ça s'aligne pour être

une espèce d'intégrale de Malajube, avec les pièces des démos. On se relance dans notre musique d'adolescents», rigole Julien. Malajube a lancé deux petits disques de sept titres chacun, *Tu vas avoir peur*, en 2002, et *Le Robot sexy*, en 2003, dont la plupart des pièces sont inconnues au bataillon. «Les vieilles chansons, on les fait pour les gens qui nous ont soutenus depuis le tout début, qui ont commencé à écouter Malajube avec ça.»

Et la suite des choses?

En 2006, avant de lancer *Trompe-l'œil*, l'objectif de Julien Mineau était clair: faire un album par année. Portée par un retentissant succès et poussée par une vague de critiques élogieuses de plusieurs journaux et sites Internet américains et européens, la bande au rock mordant et complexe a dû passer son tour cette année. Elle entrera par contre en studio au printemps prochain, après une pause bien méritée qui commencera à la toute fin de l'année. Malajube n'a toujours pas décidé s'il restera sur l'étiquette montréalaise Dare to Care.

La plupart des membres ont tout de même eu l'occasion de pousser leurs projets parallèles avec les Jacquemort, Bivouaq et autres Mahjor Bidet. Julien nous a confié avoir enregistré un album «en solo avec sa copine», qui n'est pas tout à fait achevé mais où on pourra retrouver «de petites chansons acoustiques un peu étranges» avec de la flûte, de la clarinette et beaucoup d'autres instruments. On vous tiendra au courant.

Après les trois spectacles des FrancoFolies, Malajube se replongera dans un dernier droit, à l'image de la dernière année. La formation fera plusieurs allers-retours entre l'Europe et le Québec et passera un autre mois au pays de George W. Bush, sans oublier un séjour au Japon, où Malajube a déjà vendu plus de 3000 albums. «C'est tripartite de faire des shows partout dans le monde, mais ça fait du bien de revenir au Québec, assure Julien. On est mieux traités ici qu'ailleurs. Ça, on ne s'en souvenait plus.»

Le Devoir

MALAJUBE

Électrique, acoustique et ?????, respectivement les 27, 28 et 29 juillet au Club Soda.

Prix d'admission: 19,50 \$



SOURCE: FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL
Martin Lamontagne, Louis-Jean Cormier, François Lafontaine, Stéphane Bergeron et Julien Sagot.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Il n'y a rien comme une petite entorse à la routine pour raviver la flamme... et ça vaut pour un band comme pour un couple.

Après avoir savouré puis disséminé le succès de son second album pendant deux ans de spectacles et de tournée, Karkwa se permet de bifurquer un peu. Invitée trois fois plutôt qu'une aux FrancoFolies, la formation québécoise, lauréate du prix Félix-Leclerc de la chanson l'an dernier, décline en rafales son rock mélodique en versions acoustique (2 août) et instrumentale (3 août) avant l'au revoir montréalais aux *Tremblements s'immobilisent* (4 août).

Enfin de nouveaux défis! s'exclament les cinq gars du groupe — Louis-Jean Cormier (guitare et voix), François Lafontaine (claviers), Martin Lamontagne (basse), Stéphane Bergeron (batterie) et Julien Sagot (percussions), qui ont toutefois dû attacher leur tuque avec d'la broche pour préparer les trois spectacles, tout en travaillant à la pré-production de leur futur album et en sillonnant la France pour une deuxième fois!

«Ça nous permet de faire quelque chose qu'on voulait essayer depuis longtemps, les côtés acoustique et instrumental», affirme au Devoir le batteur Stéphane Berge-

ron, quelques heures avant de s'embarquer pour le vieux pays. L'acoustique, Karkwa en avait déjà tâté un peu par la force des choses et des événements, quand une radio les invitait en studio, par exemple. Mais le spectacle *Son et images* les «stressait ben gros», rapporte le batteur, même si l'écriture instrumentale vient naturellement avant l'écriture des paroles pour le groupe. L'étiquette rock progressif ou post-rock leur va si bien...

«C'est facile de se planter avec ça [l'instrumental], note le batteur, de faire un show plate. Quand tu jammes, tu trippes, tu t'amuses, mais le monde qui l'écoute peut se tanner assez vite. On ne voulait pas que ça arrive...»

Finalement, le naturel est revenu au galop et le quintet a ficelé ses arrangements plus vite qu'il ne le croyait, malgré le détour obligé de la réécriture. Résultat: il livrera environ 60 % des pièces du dernier album et 40 % de nouveau matériel.

«On a réussi à faire le bon compromis, dit le musicien. Ça reste structuré, il n'y a pas de toune de dix minutes, il y a beaucoup d'interludes assez courts, qui sont des clins d'œil aux chansons des Tremblements, même si des fois c'est pratiquement méconnaissable.»

Une métamorphose qui devrait séduire tant les

VOIR PAGE E 2: TROIS PAR TROIS

CINÉMA

Le X-Centris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

DANS PARIS / DE CHRISTOPHE HONORÉ
AVEC ROMAIN DURIS ET LOUIS GARREL

14h20 16h00
19h35 21h20



John Travolta et Nikki Blonsky, mère et fille dans *Hairspray*, comédie musicale inspirée du succès de Broadway.

Domicile familial

DANS PARIS
Réal. et scén.: Christophe Honoré. Avec Romain Duris, Louis Garrel, Guy Marchand, Marie-France Pisier. Image: Jean-Louis Vialard. Montage: Chantal Hymans. Musique: Alex Beaupain. France, 2006, 92 min.

ANDRÉ LAVOIE

La réception violente du film *Ma mère* (2003), une adaptation d'un roman de Georges Bataille, a contraint Christophe Honoré à user de plus de légèreté. Mais soyons honnête: le scénariste, cinéaste et romancier, gavé de Nouvelle Vague, n'a pas évacué ses prétentions godardiennes, même si l'ombre de Truffaut plane sur *Dans Paris*.

En fait, l'esthétique de cette vague déferlante (adresses à la caméra, ruptures de ton, chansonnettes, narration échevelée) est reprise par Christophe Honoré dans ce regard d'une cellule familiale en crise. Car entre le père ruminant sa nostalgie de l'Italie (Guy Marchand) et Paul (Romain Duris), son fils aîné en dépression nerveuse après une dispute conjugale, il y a Jonathan (Louis Garrel), «le narrateur de cette histoire». C'est d'ailleurs lui qui nous informe de la chose, nous invitant à revenir sur la folle journée qu'il vient de passer, en plus de commenter, dans une longue parenthèse, l'animosité grandissante entre Paul et sa compagne Anne (Joana Preiss) qui a conduit à leur rupture.

Même s'ils sont frères, tout sépare Paul et Jonathan. L'un est introverti et l'autre exubérant; l'aîné n'arrive pas à mettre le nez dehors tandis que le cadet cherche toutes les occasions pour sortir, question de

fuir ses minces responsabilités. Et ses impertinences s'inspirent de l'image (assumée) d'Antoine Doinel de Truffaut, accumulant trois conquêtes, et surtout trois parties de jambes en l'air, en moins de 24 heures. Pendant ce temps, la mère (Marie-France Pisier) des deux garçons et ex-épouse du père un peu paumé débarque avec son attitude désinvolte et un manque flagrant de compassion; elle semble plutôt d'humeur à faire une razzia dans une boutique Chanel...

Parfois d'une belle insolence ou alors se complaisant dans les poses pseudo-existentielles qui contribuent bien peu à enrichir notre connaissance de ces personnages narcissiques, *Dans Paris* ressemble à un hommage à une époque charnière du cinéma français mais aussi à un catalogue de ses tics actuels.

Il y a bien sûr cette fascination pour les acteurs poussant trop haut la note musicale (ici, le temps d'un duo où Duris n'impressionne guère...) et, surtout, cette manière machiste d'aborder les rapports hommes-femmes. Jean Seberg et Françoise Dorléac seraient-elles fières de voir leurs descendantes fouler les mêmes grands boulevards mais en arborant une soumission aussi affligeante? Dans le monde de Christophe Honoré, les femmes sont soit des emmerdeuses, soit des jeunes filles en fleurs qui rêvent de connaître l'amour dans les bras d'un homme d'expérience. Ou qui prétendent en avoir.

La mise en scène, souvent ludique, n'arrive jamais à dissiper ce malaise et à vouloir donner à *Dans Paris* une note parfaite. Tout au plus la note de passage à un élève qui se prend un peu moins au sérieux.

Collaborateur du Devoir

La grosse fille d'à côté est en feu

HAIRSPRAY

Réal.: Adam Shankman. Scén.: Leslie Dixon, d'après le film de John Waters et la comédie musicale de Mark O'Donnell et Thomas Meehan. Avec Nikki Blonsky, John Travolta, Michelle Pfeiffer, Christopher Walken, Queen Latifah. Image: Bojan Bazelli. Montage: Michael Tronick. Musique: Marc Shaiman. États-Unis, 2007, 115 min.

ANDRÉ LAVOIE

Si les scientifiques constatent l'amincissement accéléré de la couche d'ozone au cours de l'été 2007, le coupable sera tout désigné: *Hairspray*, d'Adam Shankman (*Bringing Down the House*, *The Pacifier*). En effet, dans cette comédie musicale inspirée du succès de Broadway et d'abord du film décapant de John Waters réalisé en 1988, les coupes de cheveux ressemblent à des gâteaux de mariage et un ouragan de la force de *Katrina* pourrait à peine les ébouriffer.

«Welcome to the sixties», lance Tracy Turnblad (la pétillante nouvelle venue Nikki Blonsky), une adolescente rondelette aspirant à devenir «big» dans le sens hollywoodien du terme, à sa mère Edna (John Travolta sous une tonne de prothèses, rien de plus). À Baltimore, en 1962, Tracy vit au rythme du *Corny Collins Show*, une émission de variétés produite par la station de télévision locale où se tremousse la belle jeunesse de l'époque. Convaincue qu'elle peut imposer ses talents de danseuse endiablée, Tracy n'hésite pas à auditionner.

Sa détermination est renforcée au contact inspirant d'élèves de race noire, contraints, tout comme elle, aux retenues scolaires, et grâce aux encouragements de son père (Christopher Walken). Son succès au *Corny Collins Show* lui vaut la faveur du public, celles du plus beau garçon de l'émission, mais surtout les foudres de la propriétaire de la station, Velma (Michelle Pfeiffer), qui ne supporte pas l'ombre menaçante de Tracy sur sa fille, une garce blonde au sourire carnassier. Lorsque Tracy constate que ses camarades noirs sont totalement exclus de l'émission, elle se range du côté de leur mère spirituelle, Motormouth Maybelle (Queen Latifah), devenant une passionaria de l'intégration raciale.

Que reste-t-il du film irrévérencieux de John Waters dans cette flamboyante et tonifiante production, d'un style rétro aussi chic que kitsch? L'aspect «white trash» apparaît irrémédiablement javellisé — la regrettable *Travelo Divine*, longtemps égérie de Waters, interprétait Edna avec une vulgarité immanente... — et les *sixties* semblent plus que jamais idéalisés, le racisme n'étant l'affaire que d'une poignée d'individus bornés. Cela faisait sans doute partie du rêve de Martin Luther King...

La nostalgie aidant, et la machine hollywoodienne faisant le reste (et cette fois-ci, très bien), *Hairspray* répand, pendant deux

heures, des effluves musicales entraînantes et diversifiées (du rock au Motown en passant par le jazz, la palette est vaste). Et que dire des chorégraphies: réglées au quart de tour sans être totalement dominées par les ciseaux du montage, elles offrent un savant dosage entre les prouesses physiques, même les plus modestes, et les virtuosités d'une caméra prenant part à la danse sans y prendre toute la place, comme dans *Chicago*. Mais *Hairspray* distille surtout son parfum enivrant de superficialité, carburant sans cesse à l'humour «camp» tout en embrassant la cause des différences (la couleur de la peau, les rondeurs et, dans un sous-texte qui échappera aux homophobes, les préférences

sexuelles) dans une euphorie contagieuse.

S'il y a un bémol à mettre devant ce gâteau crémeux orné par un artificier généreux en couleurs vives, c'est bien en ce qui concerne la présence quelque peu éteinte de Travolta, Pfeiffer et Latifah. Aux côtés de

l'énergique Nikki Blonsky, ils ressemblent à de vieux routiers un peu blasés, jouant avec retenue, créant un décalage avec l'outrance savoureuse de cette splendide folie musicale. Décoiffant? Assurément!

Collaborateur du Devoir

BLED NUMBER ONE

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ

«Quinzaine des réalisateurs - Cannes 2006»

«Haut la main le meilleur film français de l'année.»

Jean-Marc Lalonde, *Les Inrockuptibles*

★★★★
Les Cahiers du Cinéma

«Un objet rare et inattendu.»
Thomas Sotinel, *Le Monde*



DANS PARIS

UN FILM DE CHRISTOPHE HONORÉ

À L'AFFICHE! EX-CENTRIS

«40 ans après Belle de jour de Luis Buñuel...»

Mostra de Venise 2006 Sélection officielle

★★★★

«Une magistrale leçon de cinéma.»

«Un grand plaisir.»

«Un plaisir extraordinaire.»

«Sublime.»

«Jubilatoire et malicieux.»

«Un chef-d'œuvre.»



Belle TOUJOURS

un film de Manoel de Oliveira

À L'AFFICHE! EX-CENTRIS

www.cinemaduparc.com

RÉTROSPECTIVE JOHN WATERS: Polyester (en québécois), Pink Flamingos, Female Trouble et Desperate Living. Ne manquez pas THIS FILTHY WORLD à 21h30 et GOD GREW TIRED OF US, ADAM'S APPLES, PARIS JE T'AIME, LA VIE DES AUTRES

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT | CINÉMA DU PARC
LA CINE-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$ | 3575 Du Parc 514-281-1900

Les soirées **Hors Pistes**
La poésie en spectacle

Du 1^{er} au 5 août 2007
21h00

Un violon, une voix, des amis musiciens et la nature comme décor... Dominique Tremblay et Hélène Tremblay vous attendent à la nuit tombée, pour un spectacle envoûtant au pied de la petite montagne qui jouxte leur maison.

Mis en musique et en espace, des textes de Langevin, Miron, Dorion, Morency, Lapointe, Latif-Ghatts, Neruda... POÉVIE, dirait Langevin.

Les journées Hors Pistes
Vendredi, samedi et dimanche de 17h à 19h
Ateliers, conférences, rencontres, cinéma, etc.
Visitez notre site et venez pique-niquer!

information et réservations:
819.322.7058
info@ruedesmusiciens.com
5893 rue des Musiciens, Val-Morin

production RUE DES MUSICIENS
www.ruedesmusiciens.com

GAGNANT! MEILLEUR FILM FESTIVAL DU FILM DE TREMBLANT
GAGNANT! MEILLEURE ACTRICE FESTIVAL DU FILM DE TREMBLANT
GAGNANT! MEILLEUR ACTEUR FESTIVAL DU FILM DE TREMBLANT

Le Monde, Les Inrockuptibles, Figaro, Positif, Première

«Si touchant, si poignant!»
-Positif

«Remarquable!»
-Manon Dumais, Voir

Quinzaine des Réalisateurs

Libero
(Anche Libero va Bene)

Un film de Kim Rossi Stuart

À L'AFFICHE!
V.O. AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
EX-CENTRIS
V.O. AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
CINÉMAS AMC
LE FORUM 22

ARCHAMBAULT PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
Du 10 au 16 juillet 2007

- MARTIN MATTE
Histoires vraies
- COFFRET PIERRE RICHARD 2
- PATRICK HUARD
Face à face
- PASSE-PARTOUT
Coffret 2
- MA FILLE, MON ANGE
- SOCCER
Komball : Soccer Freestyle
- HARRY POTTER AND THE GOBLET OF FIRE
- CLAUDINE MERCIER
Le deuxième spectacle
- DIEUDONNÉ
1905
- SIMPLEMENT...
MARIO JEAN
- CSI: MIAMI
Serial Killer/Sex Crimes
- TOUPIE ET BINOU
Il était une fois
- DIE HARD TRILOGY
- MARIO JEAN
Premier spectacle
- CLAUDINE MERCIER
Le troisième spectacle
- COMING TO AMERICA
- DUCK, YOU SUCKER
- THE LAST MIMZY
- SHOOTER
- LA JOB

DE VISU

Charles Gagnon ou les paradoxes du peintre

**CHARLES GAGNON.
QUESTION DE REGARDS**

Musée national des beaux-arts
du Québec
Jusqu'au 26 août

RENÉ VIAU

Deux possibilités: soit on se recule suffisamment pour prendre de la distance, mais alors on perd les détails; soit on se rapproche au détriment d'une vue globale et d'ensemble. Question de regards, la peinture de Charles Gagnon en appelle en effet à l'acuité. Et ce, même si dans tous les cas elle ne se livre pas facilement.

À Québec, cet hommage à Charles Gagnon (1934-2003) fait corps avec sa peinture, mais tente aussi de s'en dégager comme pour mieux cerner ses enjeux. Survol en quelques jalons, l'exposition rassemble une vingtaine de toiles, de photos et d'estampes puisées à même la collection du Musée national des beaux-arts de Québec.

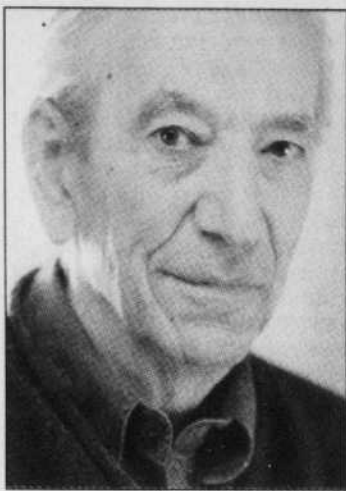
Influences new-yorkaises

Le Musée d'art contemporain de Montréal montrait en février dernier une quarantaine de tirages photo de Charles Gagnon. C'est d'ailleurs là qu'a eu lieu en 2001 la dernière rétrospective de l'artiste de son vivant. Les expositions de ténors de l'art québécois aussi marquants que Charles Gagnon ne sont pas légion. Celle-ci arrive donc à point nommé: l'exposition de Québec rétablit un certain pluralisme des générations. Et même modeste, elle apparaît salutaire face à quelques diktats de la mode ou de l'art spectacle.

En guise d'ouverture, encadrées de traits rageurs, trois œuvres faites à New York au tournant des années 60 rappellent l'influence combinée de l'expressionnisme abstrait et du pop. Dressée sur un fond de tiroir, *Boîte n° 1* lance un clin d'œil aux assemblages de Rauschenberg. Encadrant un carré vert, irradiant de blanc, maculée de traits noirs et de bavures orangées, *La Trouée* (1962) explicite le concept tout personnel chez l'artiste de la «fenêtre». Imposant au geste un certain ordonnancement, des fragments d'espace s'entrechoquent. Mues d'un élan sériel, les bordures se répètent et contrastent avec ce périmètre saccadé. Quelque chose se joue entre le carré de la toile et le carré dans la toile.

Des toiles énigmatiques

Écrans juxtaposés, cassés, mor-



DOMINIQUE MALATERRE

Charles Gagnon

celés, les toiles des années 70 voient apparaître des gris fumeux, des blancs cassés activés de nuances de bleu cobalt, d'argile, de rose, de pêche ou de vert. L'effet des divisions s'y conjuguent. Dans cette météo plastique, une impression de calme mouvance est tributaire du déplacement dédoublé des masses nuageuses. Animés d'un chavirement oblique, ces champs célestes surgissent de caches qui les encadrent en évoquant le viseur d'un appareil photo.

«Photographe», disait l'artiste, c'est percevoir; peindre, c'est concevoir. Dans *Histoire naturelle II* (1991-96), Gagnon associe la photo d'une série de vagues en noir et blanc à un tableau monochrome où sont inscrits des lettres et des chiffres. Ces inscriptions agissent comme des indices. En même temps, ces signes mystérieux n'indiquent rien d'autre qu'un basculement de toute certitude. Ces dialogues aussi «vagues» qu'incertains se concluent avec *Table des matières* (1993). Les contours d'une photo d'un paysage désertique sont répétés et assombrés comme en contraste sur une image voisine. Là encore, des chiffres renvoient à une légende cryptée. Gagnon nous conduit dans les «entre faits». Les règles du jeu nous sont données et retirées.

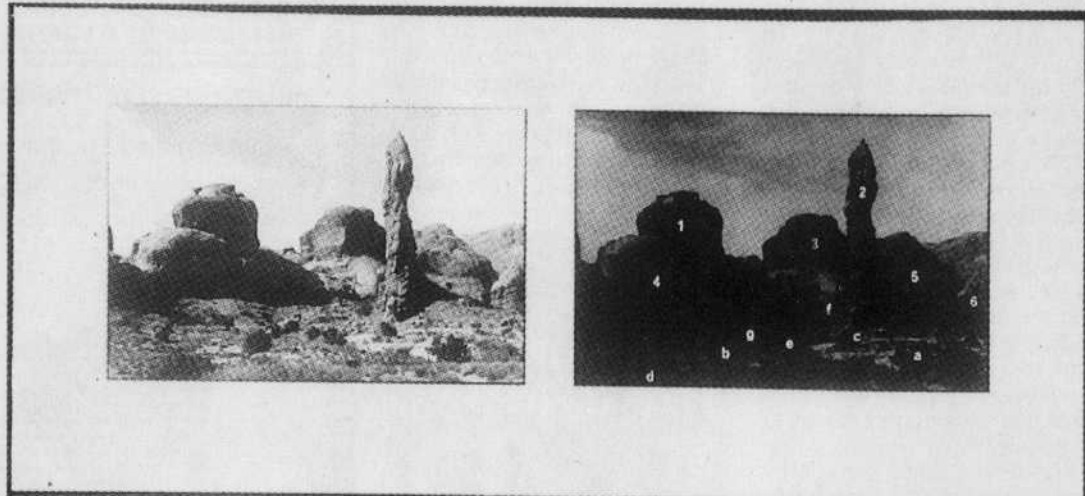
Ces glissements nous entraînent vers une riche expérience visuelle marquée par «un haut niveau d'intériorité», prévient Michel Martin, commissaire de l'exposition. Gagnon enfoncerait, selon un autre historien de l'art, «des frontières de l'ouvert». Ses peintures, ses photos nous contraignent à aller là où se nouent et se dénouent les rapports entre ce qui est représenté et ce qu'on imagine, entre



Charles Gagnon, *La Trouée*, 1962-63. Huile sur toile, 173 x 198,5 cm. Coll. MNBAQ

le mode pictural et le mode poétique. Gagnon mobilise de telles «divisions». Il entremêle à sa façon des entités situées à des niveaux logiquement distincts. Pas étonnant donc que, selon l'artiste, «le véritable contenu d'une œuvre d'art n'a rien à voir avec ce que le tableau paraît être». Devant elle, le visiteur passe de la contemplation méditative à un questionnement sur ce qui se dérobe sous ses yeux. En autant d'espaces d'indécision, ses œuvres nous demandent de les traverser, de nous imprégner de leur lumière alors que leur aspect énigmatique nous aveugle en même temps. Par ces paradoxes, la peinture de Charles Gagnon constitue un parcours de ré-enchantement pour lequel le chemin est à la fois libre, réfléchi ou erratique.

Collaborateur du Devoir



Charles Gagnon, *Table de matière II*, 1993. Épreuves à la gélatine argentique, 4/9, 40,4 x 50,3 cm.

Paysage illusoire, réalité utopique

MANIPULATIONS

Nous serons-nous jamais rencontrés? de Rainer Eisch et *Deux dimensions et demie* de Perrine Lievens, Fonderie Darling, 745, rue Ottawa, jusqu'au 26 août.

JÉRÔME DELGADO

Entre le paysage désertique de l'artiste suisse Rainer Eisch et le balcon lumineux de sa consœur française Perrine Lievens, il n'y a, a priori, aucun lien. Pas raison non plus d'en voir un, chacun a droit à un solo bien distinct à la Fonderie Darling. Le premier, porté par le commentaire critique des progrès technologiques, nous plonge dans un univers dénué de présence humaine. La seconde, animé du regard onirique de la réalité, évoque l'urbanité d'un clin d'œil amusé.

Pourtant, cette double programmation estivale a une belle cohérence. Qui tient essentiellement en deux points: le recours à des dispositifs désuets, à des as-

tuces techniques, disons, «fait maison», et à une occupation toute simple de l'espace. En gros, *Nous serons-nous jamais rencontrés?*, première présence nord-américaine pour Eisch, et *Deux dimensions et demie*, conclusion de la résidence de Lievens à la Fonderie, sont la belle surprise de l'été. Et font la preuve que programmation estivale n'a pas à rimer avec plein air ou légèreté.

Avec ses hauts plafonds et ses vastes espaces, dégagés de tout mobilier (ou presque), la Fonderie Darling appelle à la démesure. De grosses expositions, des œuvres monumentales, des propositions à n'en plus finir... Pourtant, non, la gestion de l'endroit que font Quartier éphémère et sa fondatrice, Caroline Andrieux, ne tient pas à ce seul réflexe facile.

Bien sûr, les manifestations à caractère «déméuré» n'ont pas été exclues de facto. Seulement, souvent, les meilleures expositions, les plus surprenantes, les plus audacieuses, sont celles qui relèvent de la retenue. Les interventions minimalistes occupent parfois

bien mieux ce lieu chargé d'histoire, de briques et de lumière.

C'est notamment le cas de ce programme estival inauguré il y a une semaine à peine. Vous direz, en découvrant l'installation vidéo de Rainer Eisch, seule œuvre de son expo, que, côté modération, vous avez déjà vu mieux. Il est vrai, le mur de projection fait 25 mètres, une distance que parcourt aussi le projecteur, sur un petit chariot automatisé. Sauf qu'en faisant appel à un savoir-faire ancestral (film 16 mm, vieux logiciel 3D...), l'artiste semble davantage préoccupé par de petits détails que par le spectaculaire de l'ensemble.

L'œuvre plonge d'ailleurs la salle dans la pénombre, l'image dévoilée progressivement ne couvrant qu'une infime partie de l'immense écran. Eisch mêle les techniques, du rail évoquant le travelling cinématographique au paysage pixellisé, totalement virtuel, et fabrique une image totalement fautive, non seulement fictive, mais aussi irréalisable. Personne n'use de cette technique.

Cet artifice, complété par le paysage représenté (on dirait Mars), lui sert à rappeler à quel point le progrès de la technologie, dans sa soif de recréer et de réinventer le monde, s'éloigne paradoxalement de l'humain.

La manière de faire de Perrine Lievens tient aussi de la manipulation. Manipulation des matières et de notre regard. Son balcon intitulé *Avec vue*, fait uniquement de néons solidement rassemblés par de petites attaches en plastique, est une belle illusion. Balcon, qui ne sort de nulle part, sinon d'un mur. Aussi, ses *Cercles de fleuve*, l'œuvre créée à Montréal, ne sont pas des vidéos individuelles installées au sol. La petite astuce, aussi simple que celle de camoufler le projecteur derrière un papier troué, reste une brillante idée.

Mais c'est dans l'occupation de l'espace que cette jeune artiste (née en 1981) s'avère fort rusée. Une colonne, *Courant d'air*, et un égout, *Miscible*, aussi blancs que les murs, sont de discrètes interventions qui transforment pourtant passablement la petite salle qui les accueille.

Comme dans le cas du balcon, ou d'une œuvre antérieure où l'artiste utilisait du sucre en guise de nuage, Lievens joue sur les apparences en créant des associations forme-matière inusitées. Du coup, son travail, ancré résolument dans la réalité, dans des objets du quotidien, banals et reconnaissables, est une véritable ode à l'imaginaire.

Collaborateur du Devoir

www.circuitdesarts.com



Présidente d'honneur: Édith Butler

14^e ÉDITION

**CIRCUIT
DES
ARTS**

MEMPHRÉMAGOGI
2007

PORTES OUVERTES
SUR LES ATELIERS DE 63 ARTISTES

Du 21 au 28 juillet
from July 21st to July 28th
10h à 18h • 10am to 6pm

Exposition collective/exhibit
du 14 au 28 juillet / from July 14th to July 28th

Dépliant disponible au centre Culturel:
81, rue Desjardins, Magog, tél.: 819.847.3698



31 juillet - DE CRANACH À MONET à Québec

25 août - LES PAYSAGES DE RENOIR à Ottawa
Prix spécial jusqu'au 31 juillet!

Aussi, cet automne, trois grandes expositions
au MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC!

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Mahler jusqu'à plus soif...

Ce soir, au Festival de Lanaudière, Kent Nagano revient à la 3^e Symphonie de Mahler, qu'il avait dirigée en mai 2005 pour son premier concert en tant que directeur musical désigné de l'OSM.

CHRISTOPHE HUSS

La reprise par l'OSM et son chef, à l'amphithéâtre de Joliette, de cette symphonie, qui leur avait un peu résisté la première fois, sera assurément intéressante, ne serait-ce qu'en raison de l'acoustique optimisée de l'amphithéâtre par rapport à la salle Wilfrid-Pelletier. Or la perception du détail est importante dans cette «symphonie de la nature» — ou plutôt du rapport de l'homme à la nature, à lui-même et au divin.

Pléthore

Nous l'avons déjà écrit ici : Mahler est devenu le terrain privilégié où tous les orchestres du monde, tous les chefs, confrontent leurs qualités. Cette situation se traduit emblématiquement sur le plan de l'édition phonographique, que l'on parle de CD ou de DVD. Les trois derniers mois nous ont apporté un véritable tombereau de parutions.

En CD, c'est la 1^{re} Symphonie avec Mariss Jansons à Amsterdam, David Zinman à Munich. Pour la 2^e Symphonie nous avons Pierre Boulez à Vienne, Roger Norrington à Stuttgart, David Zinman à Zurich. La 3^e Symphonie fait pour sa part l'objet, sous la direction de Bernard Haitink, du premier disque édité par l'Orchestre symphonique de Chicago sous sa propre étiquette. Roger Norrington, à Stuttgart, nous a donné la 5^e Symphonie. Daniel Barenboïm, quant à lui, a gravé la 9^e Symphonie à Berlin pour Warner, un CD paru



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Kent Nagano dirigera la 3^e Symphonie de Mahler, ce soir, au Festival de Lanaudière.

juste avant des documents d'archives signés Giuseppe Sinopoli (Profil) et Paul Kletzki (Doremi).

Et ce n'est pas tout! En DVD, quatre versions de la symphonie *Résurrection* (la 2^e) viennent d'arriver: Boulez à Berlin (un concert différent du CD!), Bychkov à Cologne, avec Karina Gauvin en soliste, Haitink à Berlin et Haitink à Amsterdam! Claudio Abbado, quant à lui, vient d'ajouter la 6^e Symphonie, enregistrée à Lucerne en août 2006, à son catalogue DVD...

Tendances interprétatives

La tendance en matière d'interprétation de Mahler avait été, au cours des années 80 et 90 — sous la férule de Leonard Bernstein dans ses ultimes enregistrements, mais aussi, dans leurs intégrales discographiques, de Klaus Tennstedt, Eliahu Inbal ou Giuseppe Si-

nopoli —, au creusement des affects, aux tempos modérés et aux sonorités opulentes.

On entend aujourd'hui de plus en plus souvent un Mahler allégé, plus cursif, plus transparent. Deux chefs-compositeurs, Michael Gielen et Pierre Boulez (hélas peu inspiré par la 2^e Symphonie), ont contribué à ce mouvement, dans lequel s'inscrivent Claudio Abbado et Daniel Barenboïm.

Si la 9^e Symphonie d'Abbado en DVD est une référence, le concert de la Sixième qui vient de paraître chez EuroArts montre que l'œuvre résiste définitivement au chef italien. Il reste étranger à cet univers sonore particulier, dans une vision lisse et quelconque. Le DVD de la Neuvième par Abbado a son alter ego en CD: la version Barenboïm, qui fourmille de détails fascinants. Malgré une discogra-

phique très chargée, la Neuvième, avec les enregistrements Chaïly (Decca) et Barenboïm (Warner), a eu beaucoup de chances au disque ces derniers temps. Le concert alambiqué de Sinopoli (Profil) et la version abrégée de Kletzki ne changent rien au portrait.

Zinman est la nouvelle vedette européenne en matière d'allègement interprétatif dans Mahler. Mais ses *Symphonies n° 1 et 2* (la 1^{re} surtout) sont juste banales et glacées. La symphonie *Titan* est bien plus intéressante, vivante et détaillée par Mariss Jansons (étiquette RCO live), auquel il manque pourtant l'énergie de Georg Solti.

Quant à Roger Norrington, dont nous sont parvenues les 1^{re}, 2^e, 4^e et 5^e Symphonies chez Haenssler, son plaidoyer pour l'absence de vibrato est une fumisterie démentie par les partitions et témoignages

de ceux qui ont joué sous la direction de Mahler. Norrington habille cette fumisterie d'un enthousiasme véritable et de quelques erreurs de direction.

Le prince Haitink

On a beau tourner autour du pot, Bernard Haitink reste un prince, un phare de l'interprétation mahlerienne, même si je suis de plus en plus imperméable à sa vision, devenue mystique, figée, voire triste, de la 3^e Symphonie. Plus il avance en âge, plus il détaille la partition, mais l'album avec l'Orchestre de Chicago témoigne d'une pétrification de son interprétation. On attend à présent en disque un concert récent de la 4^e Symphonie à Amsterdam, éditée, comme à Chicago, par l'Orchestre lui-même.

Nous avons reçu, documentant la direction de Bernard Haitink dans Mahler, trois DVD parus chez Philips de concerts avec le Philharmonique de Berlin au début des années 90: *Symphonies n° 1 et 2*; *Symphonie n° 3* et *Symphonies n° 4 et 7*. Les concerts des 1^{re}, 3^e et 4^e Symphonies diffèrent de ceux utilisés pour les CD parus alors.

De ces trois parutions, le DVD des 1^{re} et 2^e Symphonies s'impose haut la main. On y entend idéalement à quel point Haitink crée un véritable univers sonore, avec des couleurs crues, dans une direction constamment tendue. C'est un DVD symphonique aussi incontournable que le *Requiem* de Mozart par Bernstein, les Bruckner

de Günter Wand ou les concerts de Carlos Kleiber.

Pour les vrais mordus et collectionneurs, Philips Hollande a publié l'an passé, en quatre DVD, les concerts des Kerstmattées (jour de Noël) donnés entre 1977 et 1987 à Amsterdam. C'est assez facile à trouver sur les sites de vente Internet européens, à prix modique, mais la qualité technique est variable et inférieure à celle des documents de Berlin. Haitink dirige ici toutes les symphonies sauf la 6^e et la 8^e. La 2^e est aussi impressionnante qu'à Berlin, la 3^e est la plus belle de ses cinq enregistrements connus et, au-dessus de tout, la 7^e Symphonie est l'une des plus grandes interprétations mahleriennes de tous les temps. Cela peut valoir le détour, mais plutôt à travers les CD publiés en 1999, aux Pays-Bas également.

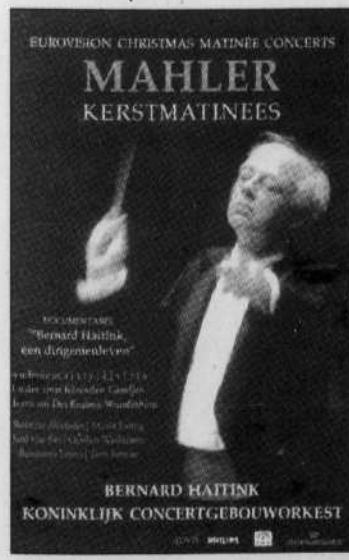
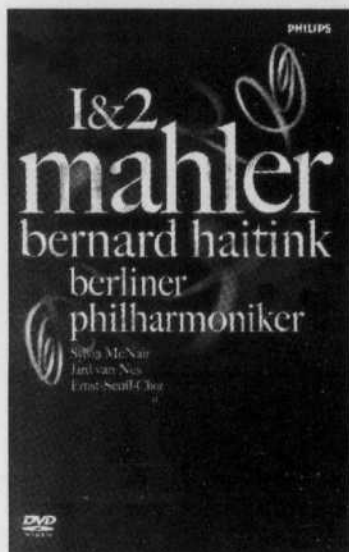
Collaborateur du Devoir

Recommandations

- 1^{re} et 2^e Symphonies. Bernard Haitink. Philharmonique de Berlin. DVD Philips.
- Symphonie n° 1. Mariss Jansons. Concertgebouw Orkest Amsterdam. RCO live.
- Symphonie n° 9. Daniel Barenboïm. Staatskapelle Berlin. CD Warner.

La 3^e Symphonie en disque:

- Leonard Bernstein (DG ou Sony) et Riccardo Chaïly (Decca), voire Pierre Boulez (DG)



FESTIVAL DES ARTS
DE SAINT-SAUVEUR

DU 2 AU 11 AOÛT
AUGUST 2 TO AUGUST 11
2007

LA DANSE !
MOMIX DE NEW YORK
Première canadienne de Lunar Sea

LES BALLETS JAZZ DE MONTRÉAL
[bmj_danse] avec RUBBERBANDANCE

MONTRÉAL DANSE
20 ans d'excellence !

ALBERTA BALLET
Carmen

...60 ÉVÉNEMENTS GRATUITS
Terrasses musicales
Spectacles de soirée sur la scène extérieure
Ciné danse

...60 FREE EVENTS
Music on the terraces
Evening shows on the outdoor stage
Ciné danse

LA MUSIQUE !
ALAIN LEFEVRE

OLIVER JONES et NIKKI YANOFSKY
PURCELL ODES avec NANCY ARGENTA
BACH AND BEYOND!
avec KARINA GAUVIN et JAMES KUDELKA

BILLETTS / TICKETS / INFO : TICKETPRO 1-866-908-9090 www.fass.ca

Partenaires: Patrimoine canadien, Canadian Heritage, Conseil des Arts du Canada, Canada Council for the Arts, Québec, TIG, RE, BMO, Groupe Financier, Hydro Québec, LE DEVOIR.

festival ORFORD

Un voyage à votre portée
du 22 juin au 12 août 2007

Ce soir
Carte blanche à Louis Lortie

Louis Lortie, piano
Hélène Mercier, piano
samedi 21 juillet, 20 h

SCHUMANN : Six études pour deux pianos (arr. Debussy)
SCHUMANN : Images d'Orient pour piano à quatre mains
GRIEG : Danses norvégiennes pour piano à quatre mains
SCHUMANN : Andante et variations pour deux pianos
GRIEG : Peer Gynt, suite n° 1 pour piano à quatre mains

Louis Lortie, piano
Augustin Dumay, violon
vendredi 27 juillet, 20 h

GRIEG : Sonate pour violon et piano n° 1 en fa majeur
SCHUMANN : Sonate pour violon et piano n° 1 en la mineur
SCHUMANN : Romances pour violon et piano
GRIEG : Sonate pour violon et piano n° 3 en do mineur

Louise Pellerin, hautbois
Luc Beauséjour, orgue
samedi 28 juillet, 14 h
À l'abbaye de St-Benoît-du-Lac

Ces deux complices de longue date vous proposent des airs de Mozart chantés au hautbois, dont des extraits de *La flûte enchantée* et *Les noces de Figaro*.

Jonathan Crow, violon
Accompagné d'un orchestre de quatuors à cordes d'un stage dirigé par **André Roy**

samedi 28 juillet, 19 h 30
ELGAR : Sérénade pour cordes
GRIEG : Suite Holberg
VIVALDI : Les quatre saisons

Concert extérieur

N'oubliez pas votre chaise !

819 843-3981 ou 1 800 567-6155
www.arts-orford.org
autoroute 10 est, sortie 118

LE DEVOIR, Québec, Canada, Québec

Hydro Québec Présente **LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET** du 23 juin au 25 août 2007
Saint-Irénée, Charlevoix Tous les concerts sont présentés à 20h30 à moins d'une mention spéciale.

25 JUILLET MERCREDI, 25 JUILLET
La Musique de chambre
PLEINS FEUX SUR LES CORDES : SOIRÉE MUSICALE TCHÈQUE !
MARTINI - JANACEK - NOVAK - DVORAK

26 JUILLET JEUDI, 26 JUILLET
Les Concerts Jazz Industrielle Alliance
OLIVER JONES,
piano et son trio

27 JUILLET VENDREDI, 27 JUILLET
La Musique ancienne
TORONTO CONSORT
DA VINCI CODEX
La musique italienne au temps de Léonardo!

28 JUILLET SAMEDI, 28 JUILLET
La Musique de chambre
RÉGIS PASQUIER, violon
PHILIPPE MULLER, violoncelle
EMMANUEL STROSSER, piano
POULENC - MESSIAEN - GRIEG - TANEJEV

BRUNCHES-MUSIQUE
Tous les dimanches de l'été, de 11h à 14h

22 JUILLET JEAN-FRANÇOIS HAMEL, guitare, JOEL THIFFAULT, saxophone, FRANÇOIS MOISAN, contrebasse Jazz

29 JUILLET CHRISTINE TASSAN, voix et guitare et l'ensemble **GADJO SWING** Jazz Manouche

INFORMATION ET RÉSERVATIONS : 1 888-DFORGET / www.domaineforget.com

Partenaires: Billetech, Québec, Patrimoine canadien, Canadian Heritage, Québec, LE DEVOIR.

CULTURE

1907-2007

Le visage même du Mexique

Il y a cent ans naissait Frida Kahlo, peintre de l'intimité souffrante, épouse du grand muraliste Diego Rivera et femme de tous les combats.

ODILE TREMBLAY

Dans le moindre mercado des tréfonds du Mexique, son portrait vous saute aux yeux, reproduit sur mille supports, du t-shirt à la toupie. Sans même chercher sa trace, on finit par glaner au fil des emplettes une boîte d'allumettes arborant ses traits, une marionnette Frida, voire un grand sac de plastique à son effigie. Ses yeux perçants vous suivent d'un étal à l'autre, géants ou minuscules. De retour chez soi, on la déballe, multiforme. Les yeux perçants ne vous quitteront plus.

L'icône et le mythe

On les surnommait l'éléphant et le papillon. Lui, son mari, Diego Rivera, muraliste immense, corpulent, au rire tonitruant, à l'énergie démesurée, qui fut l'artiste mexicain le plus célèbre de son temps, multipliant les personnages sur des fresques épiques dédiées à son peuple. Elle, frêle, handicapée, maniant un pinceau tout de finesse, presque miniaturiste à ses côtés, portraitiste avant tout.

Frida Kahlo: grâce aux biographies multiples, au film de Julie Taymor en 2002 avec Salma Hayek à sa proue, aux pièces de théâtre, aux essais, aux cent témoignages, on croit désormais tout savoir du destin de cette femme, en se leurrant, bien entendu. Allez donc saisir son mystère.

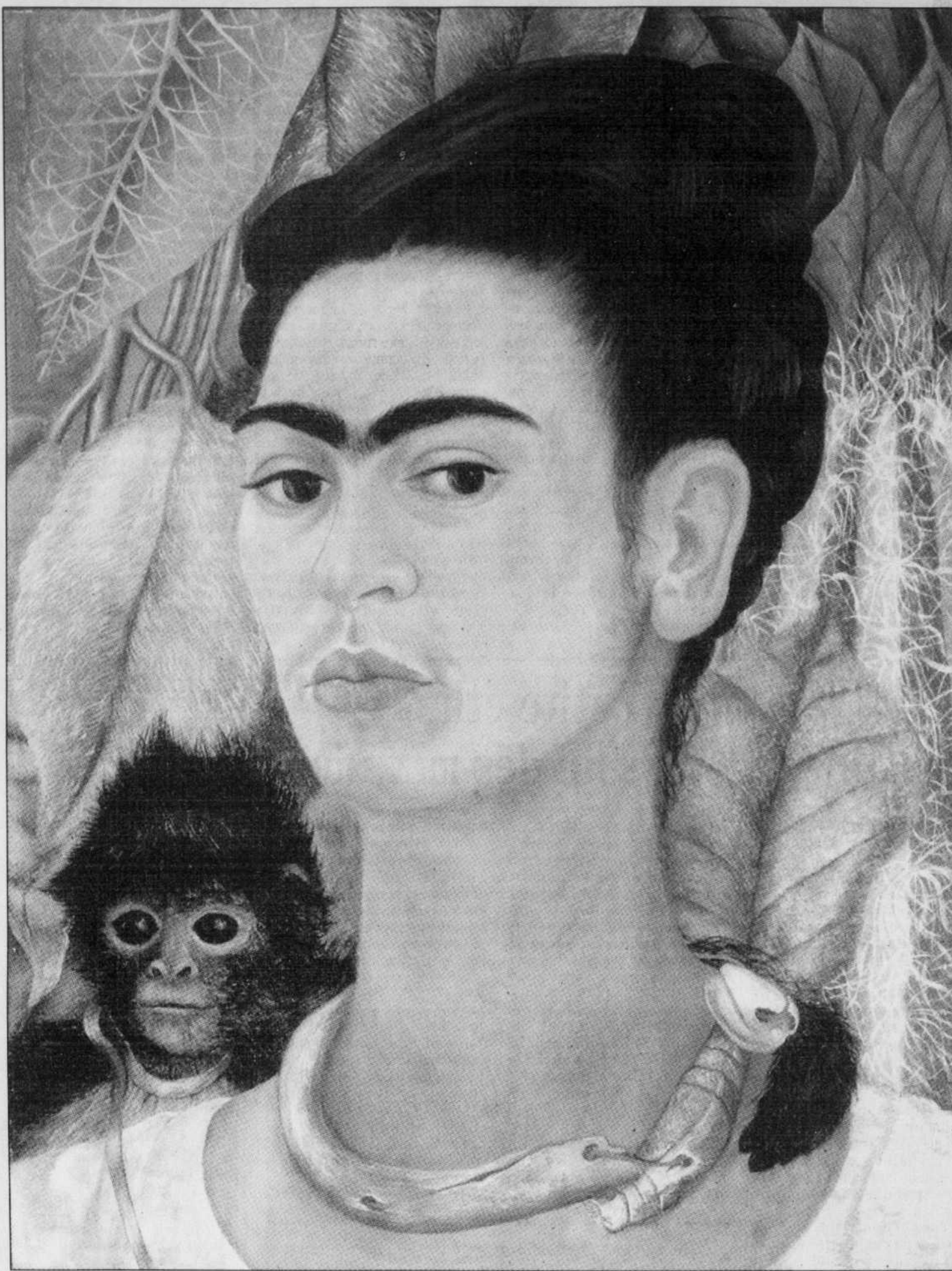
Elle aurait eu cent ans le 6 juillet, d'où l'immense exposition-hommage que lui consacre le musée du Palais des beaux-arts de Mexico. Avec les petits scandales d'usage: deux portraits à l'authenticité mise en doute ont enflammé la commémoration ronronnante. Ça l'aurait fait sourire.

Comment l'imaginer centenaire, à propos? Jamais ce corps brisé n'a visé le long terme, mais son œuvre, son renom trouvent aujourd'hui leur pleine lumière.

Frida, c'est la souffrance du Mexique incarnée. D'où l'icône et le mythe.

Une multitude de femmes modernes, sous toutes les latitudes, l'ont adoptée comme marraine, parce qu'elle fut belle, libre et qu'elle souffrait.

Un certain 17 septembre 1925, la douleur transforma une jeune fille qui se vouait à la médecine en peintre de premier plan. Au bras de son fiancé Alejandro, le bus qui les conduisait emboutit un train, puis la main courante lui transperça la chair. Les témoins s'écriaient: «La ballerine, regardez la ballerine!» Terrible image!



Autoportrait au singe, Frida Kahlo.

REUTERS / ALBRIGHT-KNOX ART GALLERY

Ainsi piquée, elle évoquait la danseuse pivotante des boîtes à musique. Sa vie durant, Frida Kahlo se verra condamnée aux opéra-

tions multiples, au lit, à la douleur, puis à cette jambe amputée en fin de course. «Pourquoi voudrais-je des pieds pour marcher

puisque j'ai des ailes pour voler?» aimait-elle répéter, en un ironique défi.

À 17 ans, le miroir accroché

par sa mère au-dessus de son lit de souffrance lui donna envie de peindre. Elle esquissa du pinceau, couchée, son premier autoportrait, destiné au «fiancé», Alejandro, un être de fuite, insaisissable, donc adoré. La peinture émana de ses plaies.

Ses admirateurs évoquent par cœur les épisodes d'une vie houleuse: la naissance le 6 juillet 1907, son enfance sous le signe de la Révolution: Emiliano Zapata dans le Sud, Pancho Villa dans le Nord embrasèrent le Mexique. La poliomyélite contactée en bas âge la laissait déjà boiteuse, mais l'accident acheva de la briser. Suivit le mariage avec Diego Rivera, peintre emblématique de Mexico et homme à femmes impénitent, qui lui fit épouser l'art, la bohème de luxe, également le com-

munisme. Les fausses couches, le divorce, le remariage avec Diego (comment quitter ce diable d'homme?), les amours parallèles et bisexuelles, la liaison avec Trotsky, le proscrit russe, que le couple hébergea, les équipées à New York et à Paris, l'amitié avec le pape du surréalisme André Breton. Et bien sûr: la douleur, éternelle compagne de sa vie, la mort à 47 ans dans la fameuse «maison bleue» de Coyoaca, cette banlieue au sud de Mexico où elle est née et a grandi, avant d'y vivre avec Rivera.

Bourreau et muse

Dans un tableau intitulé *Les Deux Frida*, peint en 1939, l'artiste se présente dédoublée, jumelée par ses origines: allemande par son ascendance paternelle, mexicaine par sa mère, écartelée entre l'héritage des continents.

Son corps fut son bourreau autant que sa muse. Une cinquantaine de toiles, le tiers de son œuvre, sont nées de cette mise en abîme d'une artiste cherchant à capter son reflet. Frida Kahlo était si souvent seule, couchée ou assise. Elle tenait son modèle principal à portée de main. Sur la toile, le métal ou la masonite, on la retrouve altière, d'une beauté unique, en costume national (pour plaire à Rivera), avec ou sans corset, avec ou sans perroquet, fleurs ou colibris, la bouche sensuelle, les sourcils joints, une moustache au-dessus de la lèvre supérieure, les traits un peu durs, les longs cheveux coiffés. Toujours maquillée, idéalisée, parée pour la légende.

Parfois, c'est sa douleur qu'elle mettait en scène, comme dans *La Colonne brisée*, où son corps corseté s'ouvre en écorché sur sa colonne vertébrale fracturée, comme si elle disait: voyez, voyez! En appel à toutes les compassions.

Pour la plupart des artistes, vivre fut un automatisme. Le souffle de Frida Kahlo traversait une nappe de souffrance avant d'expirer. «*L'art de Frida Kahlo de Rivera est un ruban autour d'une tombe*», écrivait André Breton.

Aujourd'hui, son étoile brille plus fort que celle de l'époux qui lui fit tant d'ombre de son vivant. Les murales de Rivera ne se déplacent guère, alors que les tableaux de Frida Kahlo ont pu voyager dans le monde entier. En 1980, sa renommée ne dépassait pas, hors des frontières mexicaines, le cercle restreint des amateurs. Désormais, les collectionneurs de partout s'arrachent ses toiles et la planète se passionne pour sa vie. La voici hissée au panthéon mexicain, aux côtés du serpent à plumes et de la déesse de l'amour aztèque.

Du coup, les admirateurs de Diego Rivera tentent de ramener son œuvre à lui, plus magistrale que celle de l'épouse, certes, au premier plan. Mais rien à faire. Le destin de Frida, auréolé par la souffrance, s'entête à émerger.

Ce courage...

«*Mon corps va me lâcher, moi qui fus toujours sa proie. Proie rebelle, mais proie*», écrivait-elle en 1954, quelques mois avant la fin. *Je sais que nous allons l'un et l'autre nous anéantir, la lutte n'aura donc livré aucun vainqueur.*»

Erreur! Jamais anéantie, Frida Kahlo. Ni morte sans doute. On visite aujourd'hui la maison bleue comme un musée. Son spectre a sourire flottant et regarde défiler les admirateurs. Radieux.

La souffrance s'est évanouie.

Le Devoir

LES CORRESPONDANCES D'EASTMAN

Du 2 au 5 août 2007

VENREDI 3 AOÛT 19 H 30
LA MARCHÉ, LE DOUTE, L'AMOUR
Échanges épistolaires et poésie de Gaston Miron
avec Éveline Gélinas, Robert Lalonde et Sébastien Ricard

SAMEDI 4 AOÛT 20 H
LETTRES DE FADETTE
Extraits choisis de lettres et notes du journal personnel d'Henriette Dessaulles
avec Andrée Lachapelle et Francine Ruel et Erich Kory, violoncelliste

VENREDI 3 AU DIMANCHE 5 AOÛT 10 H À 16 H
CIRCUIT DES LETTRES, CAFÉS LITTÉRAIRES,
ACTIVITÉS D'ANIMATION POUR TOUS,
EXPOSITIONS...

Partenaire principal
QUEBECOR

Renseignements et réservations:
450-297-2265 ou
1-888-297-3449

Programme complet: www.lescorrespondances.ca

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666

JOËL DES ROSIERS
PATRICIA LÉRY

Un autre soleil

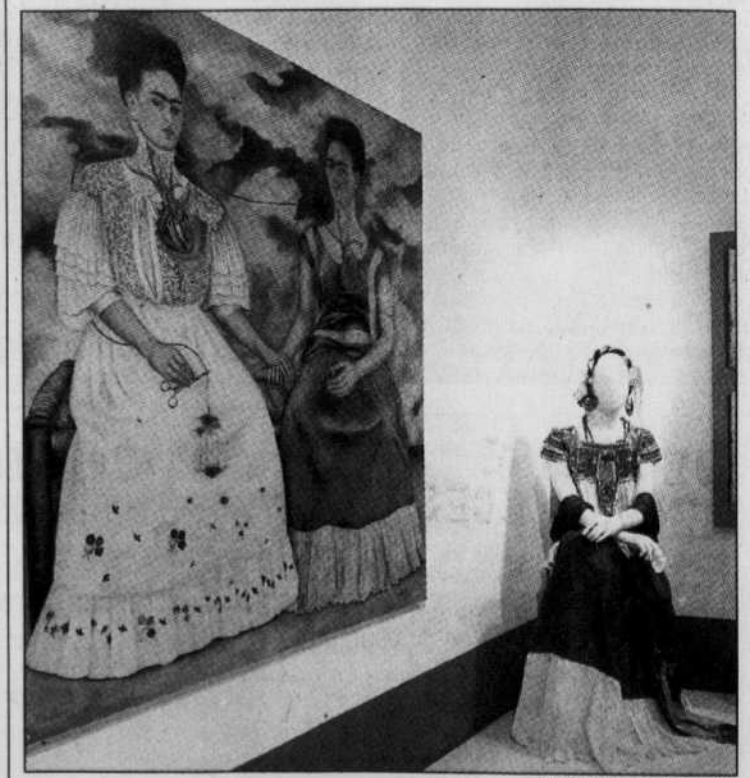
«C'est un petit livre. Un tout petit livre qui vous habite complètement. C'est comme une musique qui vous imprègne, à votre insu. Une musique chaude, sensuelle, intense. Ça se passe en une nuit à Paris. C'est dense. C'est fort.»

Danielle Laurin, *Le Devoir*

«Cette extraordinaire histoire d'un chauffeur de taxi à Paris est un transport amoureux... un long poème en prose... une fabuleuse métaphore du soleil qui fait penser aux récits de Gérard de Nerval.»

Pierre Dubrunquez, *Maison de la poésie, Paris 4*

DISTRIBUTION: DIMEDIA



HENRY ROMERO REUTERS

Les Deux Frida, exposé dans la «maison bleue» de Coyoaca, en banlieue de Mexico. Dans cette œuvre, l'artiste se présente dédoublée, jumelée par ses origines allemande et mexicaine.

LIVRES

Le roman d'espionnage



Louis Hamelin

Dans un merveilleux petit livre qui vient d'être réédité dans la collection «Titres» chez Christian Bourgois et qui se lit comme un bréviaire (*Jim Harrison de A à X*), Brice Matthieussent, professeur d'histoire de l'art et d'esthétique à Marseille, en plus d'avoir traduit, à partir de *Faux soleil*, tous les romans du gros Jim et un tas d'autres ouvrages de même acabit, rappelle, à l'entrée «Curtis», la manière dont le célèbre photographe-ethnologue a littéralement inventé cette figure de l'autochtone qui subsiste encore aujourd'hui, à la fois cliché, mythe et production culturelle: «L'Indien noble et courageux, mais trop fruste pour résister efficacement à la puissance des fusils.» Un montage, ni plus ni moins.

Quelques années plus tard, le cinéma hollywoodien opposerait à ce sauvage fantasmé un cow-boy tout aussi factice, qui continue d'alimenter l'imagerie populaire même si nous avons appris, depuis, qu'un gardien de troupeau se promenant avec un pistolet à la ceinture constituait à l'époque une incongruité. Quant à l'espion, c'est par les bons soins conjugués de la littérature et du cinéma que son archétype achevé allait conquérir les esprits. Pure fabrication, encore là: la chaîne de montage qui, jour après jour, crachait 2000 mots des aventures de l'agent 007 était formée de martins, de belles filles et de plongée sous-marine.

Dans *Le Personnage secondaire* (Boréal), publié l'automne dernier, l'auteur, Carl Leblanc, fouillant les archives du Foreign Office à Londres pour son documentaire sur James Richard Cross, l'ex-otage du FLQ, découvrait un échange de télégrammes qui laissait entendre que son sujet avait déjà travaillé pour les services secrets

britanniques sous le nom de Stone. Au cinéaste qui, se sentant trahi, lui reproche son côté cachottier, Cross explique alors que le MI5 lui a demandé «une seule fois» de l'aider à piéger un diplomate soviétique soupçonné de travailler pour le KGB. Et Leblanc d'avaler cette incroyable coulure, comme si, pour une opération aussi «pointue» (compromettre un agent russe) réalisée en pleine guerre froide, il suffisait pour le contre-espionnage anglais d'emprunter un brave fonctionnaire de Sa Majesté, quitte à lui donner ensuite une petite tape sur l'épaule: parle pas de ça à personne, O.K.? Puissance du mythe. C'est que Leblanc n'avait pas en face de lui un séduisant clone de James Bond, rien qu'un octogénaire un peu ronchon que sa femme appelait Jasper et qui avait toute sa vie voué un culte à l'ourson Winny the Pooh.

Plus ça va, plus j'aime les romans d'espionnage. Ce n'est pas le goût de la lecture, le besoin de «suspense» qui m'y ont mené, mais l'histoire et la politique. Je n'ai jamais lu John Le Carré. Ça manque à ma culture. Mais je sais que les films de James Bond et tout un pan du cinéma américain ont quelque peu dénaturé l'idée même de suspense: de nos jours, il faut que la planète soit sur le point d'exploser, il faut l'Armageddon pour qu'on commence à ressentir un petit frisson. Moi, mon style, ce serait plutôt Graham Greene, celui d'*Un Américain bien tranquille*, disons. L'intrigue est presque secondaire, à chercher davantage dans la toile de fond, dans le processus inexorable de l'histoire en marche et la marécausage humanité des magouilles politiques que dans les déductions sagaces et les coups d'éclat du héros. C'est en plein ce genre de livre qu'il écrit Alan Furst, un Américain qui vit entre New York et Paris et qui, si on en croit la photo publiée dans *Livres-Hédo*, a l'air bien tranquille, lui aussi.

Mais allez donc vous y fier. Son roman nous plonge d'emblée dans une atmosphère à la *Guerre et paix*. Il suffit de remplacer Napoléon par Hitler: la conflagration est pour bientôt, aux frontières, sa rumeur est dans l'air et gagne toute l'Europe, mais tandis que les jeux de coulisses vont bon train, rien n'interdit, bien au contraire, d'aller dans le monde et d'assister aux soirées de la baronne au nom en trombone. Ce n'est peut-être pas la cour russe, mais le milieu que décrit Furst ne s'en trouve

pas à des années-lumière: le petit monde parisien des ambassades, auquel appartient cette légation hongroise et son comte Polanyi, chef d'un réseau d'intelligence mis sur pied pour contrecarrer les projets des nazis dans les Balkans. C'est un milieu où, quand vous organisez une soirée, vous engagez un quatuor à cordes. Morath, le héros, travaille le jour dans une agence de publicité. Mais sa véritable fonction ici-bas est de faire le lien entre Tolstoï et Graham Greene: ancien officier de cavalerie hongroise, il accepte de négliger un peu sa chic maîtresse argentine le temps d'accomplir, pour le compte de son ton-ton, le comte, le genre de missions qui nécessitent un passeport traficoté.

La propagande gouvernementale

À l'heure où, quand les médias se font les simples relais de la propagande gouvernementale, on voit s'imposer une version pour consommation publique aussi simplifiée que commode de l'histoire de l'humanité — Première Guerre mondiale: la démocratie contre les méchants; Deuxième Guerre mondiale: la démocratie contre Hitler, Afghanistan: la démocratie (et les p'tits Québécois du Royal 22...) contre les barbares —, la sorte de connaissance historique approfondie et solidement documentée qui, ici, se cache sous la séduisante enveloppe du sombre roman d'espions, et qui porte sur une période mal connue, est forcément la bienvenue. L'Anschluss, Munich, les Sudètes... des mots, mais qui, sous la plume d'Alan Furst, sortent du dictionnaire des noms propres pour devenir la réalité à l'intérieur de laquelle évolue notre Morath, qui y traîne un spleen d'avant-guerre peut-être emblématique tandis que, avec une aisance et un calme assez remarquables, il allume et éteint des incendies, connaît successivement la prison, l'évasion et la vie de château, sans jamais, je le soupçonne, se retrouver ne serait-ce que décoiffé.

C'est peut-être la seule règle que se permet d'enfreindre l'auteur: faites souffrir votre personnage, qu'ils disaient. Lui n'en a cure. Il a un petit côté... jacobin, oui, voilà. On ne l'imagine pas avec une égratignure, ce mec. Mais comme guide d'une Europe de toutes les peurs, coincée entre le géant russe et le cousin germain, hypnotisée par un bruit de bottes

et qui, sentant l'orage venir, voit s'ouvrir au-dessus de sa tête le noir parapluie du III^e Reich, il est parfait. L'ombre à laquelle renvoie le titre n'est pas tant celle que fait l'aile d'aigle de la Wehrmacht à cette région du monde que celle de toute histoire secrète, où les chats ne sont jamais blancs ou noirs, où tout se passe entre chien et loup. Cette histoire-là ignore les lignes de front traditionnelles et les démarcations militaires normales. Elle connaît un seul maître, au flux multiple en forme d'éternelle zone grise: l'information. En son nom, vous pouvez, à titre d'ennemi de l'Allemagne nazie, tranquillement faire affaire avec un officier boche à Paris, selon le principe qu'un service en attire un autre, et remettre, tout idéaliste que vous soyez, un faux passeport à un Croate en fuite sans savoir que vous trempez ainsi dans les futurs attentats commis par un terroriste d'extrême droite.

C'est ce que, au Québec, les gens n'ont pas compris dans l'affaire Morin: ils cherchaient la rassurante figure du traître là où ne se trouve qu'un clair-obscur où l'information et l'échange de bons procédés sont des valeurs en soi. Morin lisait trop de romans d'espionnage. C'est le madame Bovary du monde du renseignement. Quant à Alan Furst, dont l'éditeur français annonce une ennée centrée sur la même période trouble, et qui, à la fin de ce livre-ci, se positionne en campant déjà son Vautrin, on le voit bien en Balzac stendhalien. Double.

hamelinlo@sympatico.ca

JIM HARRISON DE A À X

Brice Matthieussent
Christian Bourgois
Paris, 2007, 315 pages

LE ROYAUME DES OMBRES

Alan Furst
Traduit de l'anglais par Alexandre Boldrini
Éditions de l'Olivier
Paris, 2007, 300 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Une histoire très naturelle

Gilles Archambault

Aux écrivains trop imbus de leur gloriole, on pourrait suggérer l'exemple de Buffon. Unanime célébré en son temps, auteur d'une *Histoire naturelle* qui compte parmi les grands succès de librairie du XVIII^e siècle, Georges Louis Leclerc, comte de Buffon, est passablement oublié aujourd'hui.

Personne ne songera à s'en étonner. Si on peut lire aisément la synthèse qu'il a faite des recherches scientifiques de son époque sur la théorie de la Terre, l'histoire de l'homme, des quadrupèdes, des oiseaux et des minéraux, on ne peut oublier que la science a progressé énormément dans chacun de ces domaines. Aussi ne le lit-on qu'avec une certaine condescendance.

Il n'empêche que les écrits de celui que Rousseau considérait comme «la plus belle plume de son siècle», tout dépassés qu'ils puissent être sur le plan purement scientifique, ont une clarté, une précision qui font parfois oublier leur naïveté. Comment s'en étonner de la part d'un homme qui, dans son discours de réception à l'Académie française, assure que «le style est l'homme même». Pour lui, seuls les ouvrages bien écrits passent à la postérité. Le fond, le contenu, les connaissances pourraient être exprimés par d'autres écrivains.

Buffon dit aussi: «Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre le style devient fort, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.»

D'où il ressort que les œuvres de Buffon peuvent surprendre, étonner par leur candeur — qui passait il y a deux siècles pour de la clairvoyance —, mais qu'ils se présentent comme autant d'écrits d'un classicisme admirable.

S'il présente le chien comme une bête aimable, il n'a pour le chat que dédain et hostilité. Du

premier, il écrit: «Le chien, indépendamment de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent attirer les regards de l'homme.» En revanche, «le chat est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode, et qu'on ne peut chasser». Comme quoi, les préoccupations scientifiques du naturaliste s'accordaient de bon nombre des préjugés de leur temps.

Il faudrait toutefois être bien léger pour céder à la caricature d'un esprit qui guidait une curiosité intellectuelle profonde. Il y a chez cet écrivain, outre le souci de la recherche scientifique la plus exigeante, une ascese de l'écriture hors de l'ordinaire. Vers la fin de sa vie, ne dira-t-il pas à Hérault de Séchelles que «le génie n'est qu'une grande aptitude à la patience: j'ai passé cinquante ans à mon bureau?»

Le choix des textes qui nous sont offerts dans l'édition dont je rends compte aujourd'hui nous permet d'entrer dans une œuvre qui, pour avoir vieilli, n'en est pas moins fort éclairante sur un univers littéraire et scientifique qu'on ne soupçonnait pas. De nombreuses illustrations d'époque viennent nous rappeler de surcroît à quel point nous vivons dans un monde autre. De la *vieillesse et de la mort* nous rappelle pourtant d'entrée que «tout change dans la Nature, tout s'altère, tout périt; le corps de l'homme n'est pas plus tôt arrivé à son point de perfection qu'il commence à décroître...»

Cette observation, comme bien d'autres, est de celles dont la véracité ne sera jamais prise en défaut. Buffon ne disait-il pas que le style c'est l'homme? Les deux, le style et l'homme, ne dépendent pas autant de la mode qu'on le croit généralement.

Collaborateur du Devoir

ŒUVRES

Buffon
Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade»
Paris, 2007, 1677 pages

Petite éthique du soin des malades

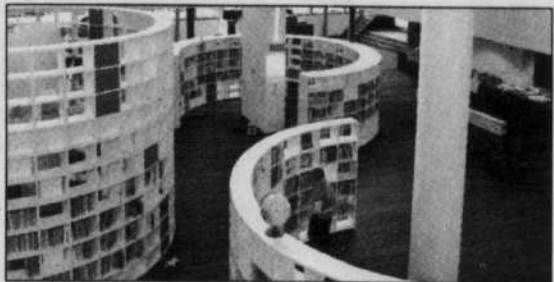
LOUIS CORNELLIER

Formé en médecine, en droit et en philosophie, Gilles Voyer propose, dans *Pour une éthique du raisonnable* (Fides, 2007), un «exercice de sagesse» appliqué au soin des malades. «Le raisonnable, écrit-il, est une zone intermédiaire entre le rationnel et l'irrationnel», entre une éthique guidée par des principes et une autre qui se fonde sur les croyances ou les émotions. Le raisonnable relève donc de la «raison pratique» et doit respecter quatre étapes: la compréhension de la singularité de chaque situation, sa mise en rapport avec l'expérience, la délibération soignants-malades-proches sur cette mise en rapport et une décision quant au meilleur choix de soins.

Plutôt théorique dans l'ensemble, la réflexion de Voyer se fait plus concrète en fin de parcours, quand elle se penche sur quelques «maximes» servant à guider l'action. Les soins choisis, précise l'auteur, ne doivent pas être disproportionnés et doivent avoir un effet reconnu et peu d'effets nocifs, il faut user avec prudence du critère de la qualité de vie, le soulagement de la douleur et celui de la souffrance sont des impératifs et, en situation de pénurie, le critère de l'utilité sociale dans le choix des personnes à traiter «est à haut risque d'arbitraire» et doit être rejeté au profit d'une évaluation de la situation globale de chacun des malades.

Collaborateur du Devoir

EN BREF



AGENCE FRANCE-PRESSE

Amsterdam s'offre une Grande Bibliothèque

La Ville d'Amsterdam vient d'inaugurer le OBA, une biblio-

thèque de plus de 1,5 million de livres, journaux, DVD et CD, mais aussi un restaurant, deux théâtres, des salles de conférences. Le bâtiment transparent de treize étages et de 28 000 m² a été dessiné par l'architecte Jo Coeneners. — AFP

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile
514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

ARCHAMBAULT & PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 10 au 16 juillet 2007 QUEBECOR MEDIA

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1. MES AMIS, MES AMOURS Marc Lévy (Pocket)	1. LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
2. ENSEMBLE, C'EST TOUT Anna Gravalda (J'ai lu)	2. TOUTE L'HISTOIRE DU MONDE DE... J.-C. Barreau/G. Bigot (Livres de poche)
3. PEOPLE OR NOT PEOPLE Lauren Weisberger (Pocket)	3. QUE LA FORCE D'ATTRACTION SOIT... Michèle Cyr (Transcontinental)
4. LA PART DE L'AUTRE Éric-Emmanuel Schmitt (Livres de Poche)	4. L'ART DE LA SIMPLICITÉ Dominique Coreau (Marsbout)
5. LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ Marc Lévy (Robert Laffont)	5. LE MEILLEUR DE SOI Guy Coneau (Éd. de l'Homme)
6. LA DÉFENSE LINCOLN Michael Connelly (Points)	6. LE VOILE DE LA PEUR Samia Sheriff (Michel Lafon)
7. LE RETOUR DU PROFESSEUR DE DANSE Henning Mankell (Points)	7. PLAIDOYER POUR LE BONHEUR Mathieu Ricard (Pocket)
8. L'OMBRE DU VENT Carlos Ruiz Zafon (Livres de Poche)	8. EXCUSEZ-MOI MAIS VOTRE VIE ATTEND Lynn Grabhorn (ADA)
9. UN PETIT PAS POUR L'HOMME Stéphane Dempière (Québec Amérique)	9. ARMES-TU LA VIE? Georges Thurston (La Semaine)
10. LE ROMAN DES JARDIN Alexandre Jardin (Livres de Poche)	10. L'ART DE CONJUGUER Collectif (Hurtubise HMH)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1. QUATRE FILLES ET UN JEAN T. 4 Ann Brashares (Gallimard)	1. THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
2. LORI-LUNE T. 1: ET LE SECRET DE... Suzanne Julien (Pierre Tisseyre)	2. THE BOOK OF THE DEATH Douglas Preston (Warner Books)
3. ASTÉRIX ET SES AMIS: HOMMAGE... Collectif (Albert René)	3. THE CHILDREN OF HURAN J. R. R. Tolkien (Harper Collins)
4. LE JOURNAL D'AIRIÈLE LAFLAMME T. 3 India Desjardins (Intouchables)	4. IN THE DARK OF THE NIGHT John Saul (Ballantine)
5. ARTEMIS FOWL T. 2: COLONIE PERDU Eoin Colfer (Gallimard)	5. PROMISE ME Harlan Coben (Penguin Books)
6. HARRY POTTER ET LE PRINCE DE... J. K. Rowling (Gallimard)	6. THE LAST TEMPLAR Raymond Khoury (Signet)
7. LE JOURNAL D'AIRIÈLE LAFLAMME T. 2 India Desjardins (Intouchables)	7. JUDGE AND JURY James Patterson (Warner Books)
8. LÉONIS T. 8: LE ROYAUME D'ESA Mario Francis (Intouchables)	8. THE MESSENGER Daniel Silva (Signet)
9. DÉJOURS AVEC LÉON T. 1 Annie Groovie (Courte Échelle)	9. A THOUSAND SPLENDID SUNS Khaled Hosseini (Viking Canada)
10. DÉJOURS AVEC LÉON T. 2 Annie Groovie (Courte Échelle)	10. BORN IN DEATH J. D. Robb (Berkey)

les escapades culturelles Archambault à CHICAGO 31 août au 2 sept. Escapade découverte

POUR INFORMATION 514.380.3113 / 1.877.371.2323 www.archambault.ca

JE RÉVISE EN VACANCES
24 devoirs de vacances

Je réviserai en vacances
Un petit programme de révision pour l'été!
24 devoirs de vacances, en français et en mathématique,
de la 1^{re} à la 6^e année
9.95 \$ le cahier

TrécaRé
QUEBECOR MEDIA
Québec

QUI SUIS-JE ?
J'ai des faces, des arêtes et des sommets.

Response: Un solide géométrique

LIVRES

ESSAIS

Faut-il espérer?



Louis Cornélius

Bernanos chantait *«l'espérance violente des matins»*. Péguy parlait de la *«petite fille espérance»*, qui *«entraîne tout»*. Spinoza, au contraire, qualifiait l'espérance de *«passion triste»* et affirmait qu'il se conjugait avec la crainte. S'inspirant du philosophe juif et des stoïciens, André Comte-Sponville, dans *La Sagesse des modernes*, explique: *«On n'espère que ce qu'on n'a pas: tant que nous espérons le bonheur, c'est donc que nous ne sommes pas heureux. Et quand nous le sommes, que nous reste-t-il à espérer? La continuation du bonheur? Mais il n'y a pas d'espérance sans crainte: vouloir que le bonheur dure, c'est craindre qu'il ne cesse, et le voilà déjà qui s'abolit dans l'angoisse de sa perte...»*

Dans *Le Bonheur, désespérément*, Comte-Sponville définit l'espérance comme *«un désir qui porte sur ce qu'on n'a pas (un manque), dont on ignore s'il est ou s'il sera satisfait, enfin dont la satisfaction ne dépend pas de nous: espérer, c'est désirer sans jouir, sans savoir, sans pouvoir»*. Vaudraient donc mieux, selon lui, le plaisir (*«désirer ce dont on jouit»*), la connaissance (*«désirer ce qu'on sait»*) et l'action (*«désirer ce qu'on peut»*). Le courage et la volonté aussi, plutôt que l'espérance.

Y a-t-il vraiment contradiction, toutefois, entre l'espérance et la volonté ou l'action? Dans son numéro de juillet-août 2007, *Relations*, la revue de la gauche chrétienne québécoise, s'attaque à cette question. *«L'espérance, demande Jean-Claude Ravet, est-elle une formidable illusion qui nous détourne de la réalité? Un baume qui nous aveugle?»* Les maîtres et les repus, ré-

pond-il, *«n'ont pas à espérer. Ils jouissent sans souci du présent. L'espérance est du côté des pauvres»*.

Elle n'est pas, pour autant, un opium du peuple qui attend béatement un salut à venir. Elle est, au contraire, ce qui nourrit le dynamisme d'une action libératrice: *«Peut-on vraiment agir sans signer par là une promesse qui engage l'avenir, sans croire au pouvoir d'inaugurer quelque chose de nouveau et de l'accroître?»* Aussi, contre la laideur et l'injustice qui se drapent *«du voile du destin»*, il faut *«oser l'espérance»*, clame le rédacteur en chef de *Relations* en ouverture de ce dossier.

L'espoir au présent

La promesse du progrès, pourtant, *«est brisée»*, remarque le philosophe et psychanalyste Miguel Benasayag. Face à cette crise, peut-on encore espérer? *«Commencer par désespérer, rétorque-t-il, ne s'oppose pas à l'espoir; au contraire, cela le rend possible.»* Reconnaître la gravité de la situation présente est donc une exigence de lucidité, tout comme refuser de s'enfermer dans le mirage d'un avenir radieux. Le communisme, par exemple, a instrumentalisé l'espoir en terrorisant le présent au nom de lendemains qui chanteraient. L'espoir libérateur, en revanche, *«doit se conjuguer au présent»*, il faut *«être centré sur l'agir»* et ne pas s'illusionner au sujet de la lutte finale. *«Si l'espoir signifie qu'il n'y aura plus besoin de lutter, alors il est négatif»*, écrit Benasayag. *La justice, la création, la beauté, l'amour sont des actes purs permanents.»*

Dans une perspective chrétienne, l'espérance a longtemps concerné essentiellement les *«fins dernières»*. La théologienne Marie Gratton ne condamne pas cette préoccupation, mais elle salue l'élargissement du champ de l'espérance dans l'univers chrétien: *«Espérer sauver son âme, c'est bien. Toutefois, se sentir responsable de la réussite de toute la création, elle qui gémit jusqu'à ce jour en travail*

d'enfantement» [Romains 8, 22] et qu'il faut mener à son plein accomplissement, voilà qui élargit les perspectives et requiert une surdose d'espérance! Elle salue, à ce titre, le prophétisme des féministes chrétiennes, habitées par l'espérance d'une émancipation vraiment universelle. Vertu *«qu'on ne peut pas pratiquer en levant les yeux au ciel tout en baissant les bras»*, l'espérance nous donne de ne pas craindre le silence de Dieu en nous permettant de le recevoir comme un défi lancé aux humains de se responsabiliser dans le monde.

Le cinéaste non croyant — *«je ne dis pas athée»*, précise-t-il — Bernard Émond, dans une entrevue où il dit de belles et pertinentes choses, affirme la nécessité d'une ouverture à la transcendance pour entretenir le combat contre *«l'oubli de la dignité humaine»*: *«Or, que l'on soit croyant ou non, si l'on ne reconnaît pas qu'il y a quelque chose de plus grand que nous, on est perdu! Pour un non-croyant, cela peut être un idéal de justice, un appel à la solidarité, la conviction que l'histoire et la vie ont un sens, bref qu'il y a quelque chose qui est «digne de foi» et pour laquelle [sic] il vaut la peine de se battre.»*

Sur un ton moins grave que celui de ses collègues, Michel Venne, directeur de l'Institut du Nouveau Monde, témoigne de ses raisons d'espérer dans le présent et l'avenir du Québec. Il entend, écrit-il, *«le bruit sourd d'une forêt qui pousse»* dans tous les champs d'activité. Sans forme particulière, libéré de l'attente du *«grand soir»*, son espoir tient dans *«la certitude qu'il y a plusieurs mondes possibles et que des gens agissent pour les faire apparaître»*. Espérer, redit-il à son tour, ne veut pas dire attendre, mais agir de façon responsable.

La résurrection comme slogan

Dans un texte de ce dossier, Jean-Claude Ravet parle de l'Apocalypse en ces termes: *«Ce n'est pas un livre*

de vérités qu'il faudrait décrypter pour connaître l'avenir. C'est une fiction qui a maintenu debout et en lutte des humilités de la terre contre les maîtres du temps et de l'espace, ceux-là qui ne cessent, en tout temps et en tout lieu, de dire qu'il n'y a pas de choix, qu'ainsi va le monde — et que la multitude doit périr plutôt que cesse leur manière de vivre.»

Pour l'avenir du monde. La résurrection revisitée, un exigeant essai du bibliste André Myre, s'inscrit dans cet esprit. Audacieux plaider en faveur d'une actualisation de la parole biblique, cet ouvrage affirme que *«la foi n'exige pas l'adoption de données culturelles à jamais révolues, elle se révèle plutôt comme dynamisme de vie qui oriente l'existence»*. Sur cette base, Myre explore de très savante façon le thème de la résurrection pour en tirer des conclusions qui feront frémir les traditionalistes.

Le mot *«résurrection»*, écrit-il, est *«le slogan chrétien par excellence»*. Il ne dit pas que le *«désir de survie»*, mais la nécessité de *«mourir au Mal en vue de vivre ultimement»*. Avec des accents de théologie de la libération, Myre ajoute que *«l'important est que continue à se manifester la résistance sociale, culturelle, religieuse, politique, qui est la manifestation première de la foi fondamentale en la résurrection»*. Original et substantiel, cet essai bouleverse toutes les idées reçues concernant ce dogme.

louisco@sympatico.ca

OSER L'ESPÉRANCE

Revue *Relations*
Numéro 718, juillet-août 2007/07/16

POUR L'AVENIR DU MONDE

La résurrection revisitée
André Myre
Fides
Montréal, 2007, 266 pages

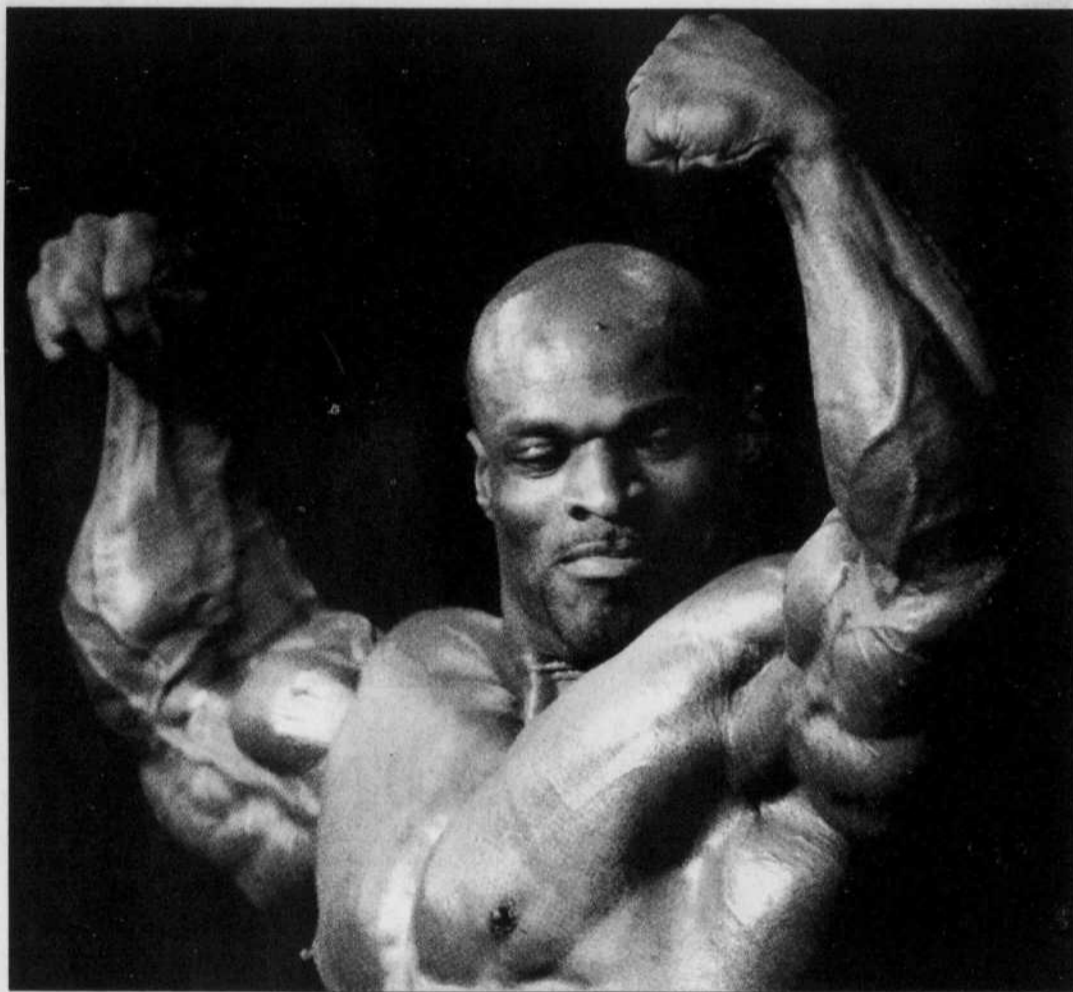
Le corps sous tous ses angles

DAVID DORAIS

Il en va des encyclopédies comme des bibliothèques: on n'y entre jamais sans un sentiment fait d'exaltation et de désespoir devant la masse de connaissances mises à notre disposition. Le *Dictionnaire du corps*, publié aux Presses universitaires de France, ne fait pas exception, offrant le vaste panorama d'un sujet complexe. Il complète à sa manière l'importante *Histoire du corps* publiée en trois volumes au Seuil (2005-06). Les articles, allant de l'«abjection» à la «xénotransplantation», s'avèrent tous fascinants. En feuilletant le gros livre, tout de même édité en format de poche, on tombera sur «piercing». Tant qu'à y être, on lira l'article précédent, sur le pied, puis le suivant, sur Pinocchio. En fin de compte, on se dira qu'avec quelque 300 articles, au rythme d'un par jour, moins d'un an suffirait pour lire l'ensemble de ces rubriques passionnantes. Le lecteur curieux pourra se forger ses propres réseaux de signification. Comment ne pas frissonner d'excitation devant un florilège fait des articles «monstre», «cirque», «masque» et «carnaval»? D'autres articles, plus graves, offrent l'occasion de se pencher de façon objective et éclairée sur des enjeux cruciaux liés au corps, tels le viol, la torture, l'accouchement ou le cancer.

Les approches adoptées sont très variées, puisque ce dictionnaire entend s'adresser à des lecteurs divers. À l'ensemble du public cultivé, d'abord, mais plus particulièrement aux philosophes, aux psychanalystes, aux médecins, aux juristes, etc. Le but est de fournir un outil d'information et de réflexion à tous ceux qui sont confrontés à la question de la corporalité de l'être humain. L'image qui émerge de cet ouvrage est celle d'un corps au carrefour des intérêts les plus importants. Ainsi, l'article sur le statut juridique du cadavre montre que le sort réservé à la dépouille humaine dépend autant des dernières volontés du défunt que des souhaits de la famille, de l'intérêt médico-légal et de la santé publique. Ce qui émerge est aussi l'image d'un corps qui s'oppose à l'insaisissabilité de l'esprit et de l'âme, un corps réel incarnant *«l'être-au-monde charnel»*, *«la finitude de la condition de l'homme»*. On notera la contribution à cet ouvrage de David Le Breton, connu pour ses travaux sur l'anthropologie du corps, ainsi que de plusieurs universitaires québécois et canadiens, spécialisés notamment en psychologie et en sociologie.

En même temps que paraît *Dictionnaire du corps*, la directrice du projet, Michela Marzano, publie un court ouvrage sur la philosophie du corps, qui se présente comme un tour d'horizon des repères philosophiques anciens et actuels permettant de penser le corps. La matéri-



ANTON DENISOV REUTERS

Si l'ancienne opposition entre corps et âme a disparu, la recherche de pureté a été remplacée par une quête de pouvoir, donnant naissance à une nouvelle tension entre le corps tel qu'il est et la volonté de lui imposer une apparence impeccable (poids, silhouette, santé, etc.).

té de la chair peut être vue comme un signe de la fragilité humaine, mais elle impose aussi une présence que les philosophes n'ont pu éviter. Marzano aborde la question du dualisme pour montrer comment il persiste dans les conceptions occidentales. Si l'ancienne opposition entre corps et âme a disparu, la recherche de pureté a été remplacée par une quête de pouvoir, donnant naissance à une nouvelle tension entre le

corps tel qu'il est et la volonté de lui imposer une apparence impeccable (poids, silhouette, santé, etc.). L'auteure souligne en outre l'ambiguïté qui existe entre «avoir» et «être»: un corps: c'est un système fait d'organes, mais aussi *«un lieu d'interrogation existentielle»*. Il offre donc à la fois l'expérience de l'altérité (dans la maladie) et de l'intimité (dans l'érotisme).

Collaborateur du Devoir

DICTIONNAIRE DU CORPS

Sous la direction de Michela Marzano
Presses universitaires de France,
coll. «Quadrige»
Paris, 2007, 1048 pages

PHILOSOPHIE DU CORPS

Michela Marzano
Presses universitaires de France,
coll. «Que sais-je?»
Paris, 2007, 127 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

Au-delà du mur, l'espoir

CAROLE TREMBLAY

Parler de la guerre aux enfants sans dramatiser ou forcer l'horreur n'est pas facile. C'est pourtant ce que réussit *Murmure*, un album à la fois sombre et lumineux, qui parle d'une amitié qui se développe à l'ombre du conflit israélo-palestinien.

Une fillette aperçoit un jour un trou dans un mur de béton. Une toute petite souris y pointe le museau. La fillette, amusée, la baptise aussitôt *Murmure*. Mais la petite bête, effarouchée, s'enfuit aussitôt. Voulu retrouver sa nouvelle amie, la fillette jette un œil dans le trou. À sa grande surprise, quel qu'un la regarde. Ce n'est pas une souris, mais un jeune garçon. Un garçon qui ne parle pas sa langue mais qui semble bien disposé à entrer en communication. Leurs regards se croisent, leurs mains se touchent, un lien se crée. Ensemble, les deux enfants jouent à imiter des sons d'animaux. Au fond, ils ne sont pas si différents.

Quand, à l'heure du repas, la fillette écoute sa sœur soldate raconter les émeutes du jour, elle s'inquiète. Quand elle l'entend dire que l'armée a dû tirer sur des civils de l'autre côté du mur, son cœur s'affole. Et si le garçon

aperçu dans la brèche était déjà mort? *Murmure*, la souris, la guidera de nouveau vers le trou du mur, par où l'amitié et l'espoir pourront renaître.

Le texte est construit à partir de phrases courtes, comme portées par l'urgence. Les illustrations, aux couleurs sombres, où le noir abonde, traduisent bien la menace qui plane en permanence sur ce monde en guerre. Malgré cela, il se dégage de l'ensemble une poésie et une douceur profondément touchantes. Ne serait-ce que parce que, dans la relation entre ces jeunes prisonniers d'un conflit qui n'est pas le leur, la haine est totalement absente.

Alors qu'on s'entredéchire encore dans la bande de Gaza, *Murmure* donne envie de croire que la résolution de cet inextricable conflit passe par une brèche dans le cœur des enfants.

Collaboratrice du Devoir

MURMURE

Texte et illustrations de Christian Lagrange
De la Martinière jeunesse
Paris, 2007, 32 pages
(À partir de quatre ans)

EN BREF

Bédé: Tintin au Congo jugé raciste aux États-Unis et en Grande-Bretagne

C'est au tour des États-Unis de reléguer *Tintin au Congo* au rayon des livres pour adultes. Cet album qui doit être réédité en anglais en septembre ne sera pas accessible à tous, du moins dans la chaîne de librairies Borders. La semaine dernière, la fi-

liale anglaise de la chaîne de librairies avait déjà pris la même décision, après la dénonciation par la Commission britannique pour l'égalité raciale du caractère «raciste» de cet album créé en 1930, à l'époque où la Belgique colonisait le Congo. *«Nous pouvons comprendre les sensibilités»*, a déclaré Marcel Wilmet, porte-parole du Studio Hergé. Cet album des aventures de Tintin a souvent été critiqué pour ses positions racistes et colonialistes. — *Le Devoir*



Festival international de jazz de Montréal 2007
Concert de clôture

TV5
WWW.TV5.CA

RACHID TAHA

DIMANCHE 20h
VENDREDI 27 JUILLET 23h30 EN RAPPEL